

# **LA GUERRE SANS NON**

L'histoire qui va suivre pourra vous paraître incroyable, par certains côtés elle l'est vraiment.

Peu de personnes en ont eu connaissance, les médias n'en ont jamais parlé. Le secret en a été jalousement gardé durant quelques années mais peut-être était-il trop lourd. Il fallait pourtant qu'un jour on sache qui était ce Boris qui a failli faire basculer la face du monde du fait de la découverte de la chlorométalline. Je ne le sais que trop bien, on va nier son existence et le nom de ce savant Russe un peu trop naïf ne sera sans doute jamais inscrit dans les livres d'histoire. C'est peut-être mieux ainsi, ce n'est pas à moi à en juger, les politiques le feront à ma place.

Malgré tout, il me paraissait nécessaire et indispensable que tous les habitants de cette petite planète qu'on appelle la Terre sachent le danger qui a plané sur eux. Un danger insidieux, perfide, sournois, malsain, les qualificatifs ne manquent pas pour le désigner lorsqu'on sait que nos corps n'étaient pas seuls visés mais aussi nos âmes...

J'ai volontairement romancé toute cette histoire exceptionnelle (même si tous les faits sont rigoureusement exacts) car je voulais également que l'on puisse découvrir la magnifique histoire d'amour entre Boris et Tatiana qui en reste incontestablement le trait d'union. Les esprits matérialistes et cartésiens diront sans aucun doute que tout cela n'est pas possible, pour ma part je sais qu'il s'agit de la vérité qui aurait pu d'un rêve un peu fou basculer dans le cauchemar le plus effroyable qui soit.

Pour des raisons de commodité la plupart des noms et quelques-unes des dates employées ont été modifiées mais les protagonistes se reconnaîtront sans aucun doute dans cette histoire...

Ceux qui sont encore vivants...

## UN AMI

Boris se cacha rapidement lorsque l'homme qui le poursuivait passa devant lui. Son souffle était court. Il courait depuis trop longtemps. Très jeune, il n'était pas ce que l'on pouvait appeler un athlète et il avait déjà plus d'attrance pour les livres que les terrains de sport.

Sa vie depuis plusieurs semaines avait été désarticulée, très exactement depuis cette fameuse découverte dont il portait tout le poids aujourd'hui..

Il repensa avec nostalgie à toutes ces années de tranquillité, de sérénité, de sa vie de scientifique. A bientôt trente ans, il avait connu une brillante carrière et il était l'un de ces rares savants à avoir pu franchir les frontières pour développer ses connaissances chez celui qui demeurait l'ennemi de toujours malgré la nouvelle donne politique depuis le démembrement de ce qui restait de l'ex union-soviétique.

Sa joie avait été immense après trois longues années de revenir au pays de ses parents, dans cette petite ville de Russie soviétique où il avait vu le jour, Volkhov, à une centaine de kilomètres à l'est de Léninegrad où il vivait en toute quiétude jusqu'à ce 03 juin.

La réalité lui revint brutalement lorsqu'il aperçut au bout de la rue Lénine, son poursuivant désormais accompagné de deux acolytes.

Il fallait fuir, courir vite, très vite et s'échapper de ce qui allait sans doute redevenir un enfer comme celui qu'il avait vécu depuis le début de cette interminable journée. Boris sortit de la porte cochère derrière laquelle il s'était abrité, laquelle ne pouvait le dissimuler suffisamment lorsque les hommes du KGB passeraient devant lui.

Le jeudi était jour de marché aussi pouvait-il tenter de se mêler à la foule mais son instinct de conservation mêlé à une peur farouche le fit prendre inconsidérément les jambes à son cou. L'un des hommes, le plus grand des trois ressemblant à un ours des Carpates par sa corpulence démesurément impressionnante le vit aussitôt. Il courut à perdre haleine, la tête vide, il ne fallait pas qu'ils puissent l'arrêter de nouveau.

Quelques dizaines de mètres à peine le séparaient de ses poursuivants. Il entra dans un dédale de petites ruelles et crut les perdre un instant mais le géant était toujours à ses trousses, tel un chien pistant sa proie, attendant le moment où il pourrait enfin le débusquer.

Boris allait atteindre un groupe de jeunes enfants qui sortaient de l'école lorsqu'il entendit claquer une première balle qui le frôla avant d'aller exploser le pare-brise d'une voiture stationnée à quelques pas.

Il marqua spontanément un temps d'arrêt. Comment pouvait-on tirer sur un homme au milieu d'une foule d'innocents au risque de les blesser ou de les tuer ! Il n'était pas préparé à une telle violence.

Puis ce fut la panique, les femmes, les enfants crièrent affolés. Comme au ralenti, dans un mauvais film de série noire, Boris vit un enfant près de lui qui pleurait. Un petit blond qui devait avoir au plus six ans, de ses grands yeux bleus perlaient des larmes qui coulèrent le long de ses joues rondes d'innocence. Une jeune femme qui semblait être sa mère, accourut, les bras ouverts comme pour pouvoir mieux l'enserrer, le protéger. A cet instant une deuxième détonation claqua... puis un sifflement interminable. La balle l'atteignit à la jambe droite, ses larmes stoppèrent nettes et il s'effondra. La jeune femme poussa un cri en voyant son enfant et ce sang, tout ce sang...

Boris avait assisté impuissant à cette scène qui

s'était déroulée à moins d'un mètre de lui. Je dois me rendre, arrêter le massacre, cette pensée frappa son esprit et il faillit l'exécuter lorsqu'il croisa le regard de l'enfant allongé sur le sol incrédule, des milliers d'autres allaient voir leur vie arrachée si sa découverte tombait entre les mains du KGB.

Il avait commis l'erreur d'avoir joué à l'apprenti-sorcier et devait maintenant réparer ses fautes.

Boris se remit à courir comme un dératé fuyant l'horreur de cette situation où l'avait placée sa naïveté et son inconséquence. Pourquoi à l'instar de l'un de ses glorieux prédécesseurs, Alfred Nobel, ses idées pacifistes avaient pu connaître, elles aussi, le destin paradoxal d'une réalité faite de guerre et de destruction. Boris se faisait une autre idée des conséquences possibles de sa découverte. Peut-être avait-il espéré trop naïvement qu'une telle arme permettant de manipuler la pensée humaine pourrait engager les hommes sur la voie de la Paix. Quel désenchantement !

Il déboucha sur l'avenue principale Ivanenko le souffle court, la foule était toujours aussi dense, formant quelquefois des files impressionnantes devant les échoppes de quelques magasins du peuple, malgré l'aide internationale et notamment américaine, il demeurait difficile d'avoir un approvisionnement normal et le marché noir continuait à avoir de beaux jours encore devant lui.

La circulation était fluide, rien de comparable avec ce qu'il avait pu connaître aux Etats-Unis où tous les particuliers à partir de seize ans pouvaient circuler à bord de voitures démesurément grandes, lorsque le pétrole, ce fluide économique était encore bon marché. Ici quelques rares voitures circulaient, toutes habillées d'un gris d'une tristesse absolue contrastant avec les couleurs chamarrées des belles américaines.

On pouvait voir celles uniquement des cadres du parti se rendant aux réunions de sections à l'exception cependant de quelques grosses berlines allemandes appartenant à ceux de la nouvelle caste économique qui s'était créée.

L'une de ces voitures s'arrêta à sa hauteur. La vitre de la portière arrière descendit lentement et l'homme l'interpella:

- Boris, mon ami, que fais-tu donc ici ?

Il le reconnut immédiatement, c'était Ivanovitch Moskaïa, le premier secrétaire de la section du parti à Volkhov et l'un de ses amis d'enfance. Ils avaient autrefois occupé les mêmes jeux et les mêmes bancs de l'école élémentaire. L'un était devenu scientifique, l'autre était aujourd'hui le plus haut dignitaire local du parti communiste qui demeurait encore tout puissant même si ses prérogatives avaient été quelque peu élimées depuis quelques années.

- Rien, mentit Boris, d'un ton où se mêlait malgré tout une forme d'inquiétude, je voulais simplement me rendre à mon appartement.

- Monte avec moi, clama Ivanovitch, j'ai une réunion dans une heure, je peux te déposer avant et ce sera l'occasion de nous rappeler quelques bons vieux souvenirs en chemin.

Le savant hésita, monter dans cette voiture était peut-être une erreur. Il se retourna et aperçut au loin deux de ses trois poursuivants qui continuaient à fouiller le secteur méthodiquement. L'un d'entre eux, le plus agité, portait toujours son arme à la main.

Boris revit comme dans un flash, les yeux de l'enfant allongé sur le sol, la jambe ensanglantée et s'engouffra dans la Lada noire qui démarra lentement.

Ivanovitch était d'une grande corpulence, il occupait une large partie de la banquette arrière aussi le savant se serra ou plus exactement se tassa contre la portière

gauche. Espérant par la même occasion masquer une partie de son visage si ses poursuivants s'avisait de voir les occupants du véhicule.

Le dignitaire mesurait près de deux mètres et devait bien peser ses cent-vingt kilos, sa chevelure courte taillée en brosse était d'un noir profond. Il aurait pu ressembler à une brute s'il n'y avait eu ses yeux très sombres eux aussi mais d'où émanait une douceur infinie. L'homme du parti devait ignorer que le scientifique célèbre qu'était devenu Boris était recherché activement par les forces de la Police spéciale car ses yeux l'auraient trahi.

Ils évoquèrent en quelques mots leurs souvenirs d'enfance avec une pointe de nostalgie. Ivanovitch l'appelait son ami et pas son camarade, cela lui faisait chaud au cœur d'avoir conservé une parcelle de son passé sans que le parti omniprésent y fasse intrusion. Les choses étaient tellement plus simples avec le regard d'un enfant mais si lui avait su conserver son idéalisme, son désir de bonheur et de paix, Ivanovitch avait laissé son esprit s'envahir par les pensées qu'on lui avait inculquées au fil des années, gommant petit à petit sa vraie personnalité.

Le chauffeur de la grosse berline noire ne pouvait entendre la conversation entre son passager inattendu et son maître. Ce dernier ne put retenir une question.

- Tu me donnes l'impression d'être très préoccupé, si tu le veux, tu peux te confier à moi, comme au temps passé, comme à l'époque où Tatiana...

A cet instant, Boris vit au bout de la rue deux voitures de la Police spéciale qui coupaient la circulation, des fonctionnaires zélés procédaient à des contrôles d'identité. Ivanovitch lut immédiatement la terreur dans le regard de son hôte.

- C'est toi qu'ils recherchent cria t'il !

Le savant voulut ouvrir la portière et s'enfuir encore

mais il était déjà trop tard, la voiture n'était plus qu'à quelques mètres du barrage.

- Ivanovitch, supplia-t-il, je n'ai rien fait de mal, je t'expliquerai plus tard mais je dois absolument m'échapper.

Le regard du dignitaire se durcit, un combat s'engageait entre l'homme de cœur et celui du parti. Il resta muet quelques secondes qui parurent interminables, le temps étant comme suspendu. Il lui fallut faire un effort presque insoutenable pour lâcher comme à regrets :

- Cache-toi sous le siège du chauffeur !

Boris s'exécuta immédiatement, avec bonheur la voiture était suffisamment spacieuse pour y dissimuler sous le fauteuil, son corps menu et frêle.

La Lada, s'arrêta à hauteur du barrage, un homme dans un uniforme impeccable s'approcha de la fenêtre du passager. En bon fonctionnaire, il avait reconnu sur la plaque d'immatriculation, l'insigne distinctif des hauts dignitaires du parti. Avec déférence il s'adressa à lui :

- Camarade, nous sommes à la recherche d'un traître et nous avons reçu l'ordre de contrôler tous les véhicules circulants dans Volkhov.

- Qu'a donc fait cet homme, demanda Ivanovitch d'un ton qui se voulait neutre.

- Je l'ignore, camarade, mais les ordres viennent de très haut. J'imagine simplement qu'il a dû commettre une faute très grave pour provoquer un tel déferlement de forces de l'ordre. Pour votre part n'avez vous rien vu de suspect ?

Le dignitaire sembla hésiter, puis se reprit :

- Non, camarade Policier, mais je dois maintenant vous laisser à votre mission car une réunion du parti que je dois présider doit se dérouler dans quelques minutes.

Le fonctionnaire voulut regarder à l'intérieur du véhicule, alors qu'Ivanovitch, remontait déjà la vitre de sa portière. Il ne pouvait plus insister sans prendre de risques pour sa carrière et donna, avec déception l'ordre à l'un de ses subordonnés de dégager l'une des deux voitures afin de libérer le passage, ce qui fut fait rapidement.

La voiture redémarra lentement.

Boris sortit avec quelques difficultés de sa cachette providentielle et se tourna vers Ivanovitch.

- Merci mon AMI.

## L'IMPASSE

Le chauffeur s'arrêta à une centaine de mètres de l'appartement qu'occupait Boris Miriakov sur l'avenue Andropov. C'était un studio modestement meublé, situé dans un immeuble de quatre étages réservé aux scientifiques travaillant au laboratoire de recherche de Volkhov.

L'unique partie vitrée de l'appartement de Boris donnait sur l'avenue. Ce dernier avait préféré parcourir à pied les quelques mètres le séparant de son domicile. Il fixa machinalement la fenêtre et s'aperçut que les rideaux avaient été tirés. Une sourde angoisse monta en lui, ses jambes et ses bras devinrent des rocs. Il ne pouvait plus bouger paralysé par l'inquiétude et la peur. Il n'avait pas été préparé à une situation comme celle qu'il vivait aujourd'hui, ne sachant pas de quelle manière réagir.

- Que dois-je faire ? se demanda t'il intérieurement.

Boris redressa la tête de nouveau et vit le rideau très légèrement s'articuler. La silhouette qu'il entrevit ne lui laissa aucun doute, le géant était toujours à ses trousses. Lorsqu'il l'avait perdu dans les rues de la ville, au lieu de poursuivre ses recherches, sans doute abandonnées à ses subalternes, l'ours s'était rendu immédiatement au domicile de sa proie et l'attendait au cas où le savant pourrait échapper aux multiples contrôles qu'ils avaient pourtant mis en place.

Miriakov tourna vivement les talons et se força à marcher. Qu'il était dur de mettre un pas devant l'autre posément, calmement, lorsque votre esprit réclame, implore la fuite en courant. Malgré tout son calme revint peu à peu devant la nécessité de trouver une clé à ce problème lorsqu'il quitta l'angle de la rue Andropov pour s'engager dans l'avenue de la

Révolution, d'où son poursuivant ne pouvait plus le voir.

Il tendit malgré tout l'oreille, n'entendit aucun bruit, aucune agitation qui puisse indiquer qu'il avait été repéré. Ses pas le guidèrent à proximité de la gare toute proche mais tenter de s'enfuir par le train n'était pas une bonne idée, nombre de fonctionnaires devaient sans doute déjà surveiller toutes les issues. Il erra ainsi durant des heures, sans but, se glissant anonyme parmi la population jusqu'à la nuit tombée, il était déjà près de dix neuf heures. Ses pensées vagabondaient, deux possibilités s'offraient à lui. En bon scientifique, il classifia les avantages de l'une et de l'autre.

Se rendre tout d'abord était la solution de facilité, la fin de la course et peut-être la possibilité en collaborant d'être réhabilité et qui sait pourquoi pas encensé pour avoir permis au peuple russe de triompher de son ennemi de toujours. Cette idée fut pourtant bien vite classée dans le tiroir aux oubliettes malgré la tentation de stopper enfin cette épreuve, non pas qu'il fut un héros dans l'âme désirant lutter contre son peuple tout entier pour la défense de la liberté mais pour une raison basement humaine, si on l'arrêtait, il savait qu'il ne pourrait pas résister à un interrogatoire musclé et ne pourrait pas supporter très longtemps sa propre douleur. Seule la fuite subsistait.

Il inventoria machinalement ce qui lui restait. Fouillant dans sa veste, il en retira son portefeuille, pas vraiment de quoi tenir très longtemps, seuls quelques roubles pour subsister quelques jours à moins de se résoudre à voler dans la campagne toute proche, et son agenda.

Inutile d'appeler ses camarades de laboratoire, Boris ne connaissait que trop bien les méthodes employées par ses « pisteurs », ses collègues devaient

sans doute déjà être sur table d'écoute ou surveillés. Quant à sa famille, elle se réduisait à peu de choses aujourd'hui. Ses parents au cours de son séjour d'études aux Etats-Unis étaient décédés dans un accident de voiture. Un pincement lui serra le cœur en repensant à ceux qui lui avaient donné la vie. Des gens simples qui avaient travaillé dur pour que leur fils connaisse des jours heureux et intègre la caste des nantis. Boris avait appris leur mort par un télégramme laconique adressé par sa sœur :

*-"Tes parents ont été victimes d'un accident- Ils seront enterrés dans 48H00-Marianna".*

Dans le pays où tout n'est qu'attirance pour des vitrines trop bien achalandées, où la profusion règne, où l'argent est trop vite dépensé, il avait très vite dilapidé sa maigre bourse d'études. En conséquence il n'avait donc pas pu se payer le billet d'avion afin de revoir une dernière fois ceux qui l'avaient aimé. Une blessure, une plaie ouverte qui ne s'était toujours pas refermée malgré les deux années qui venaient de s'écouler. Boris n'était jamais allé voir la tombe de ses parents, honteux de s'être comporté comme un mauvais fils mais l'image de ceux-ci restait à jamais gravée dans son cœur.

Il ne pouvait pas non plus téléphoner à son unique sœur. Son absence lors de l'enterrement avait définitivement brisé les quelques liens familiaux qui subsistaient encore. Marianna qui était de deux ans sa cadette n'avait conservé de ses années d'enfance que jalousie pour son frère. Ce dernier était le "mâle", le dernier porteur du nom des Miriakov et était choyé à ce titre. Etant chétif de nature, les tâches incombaient le plus souvent à Marianna. Lui était le cerveau, elle n'était que les jambes. Lui deviendrait scientifique, elle ne serait que l'épouse d'un colonel de l'armée rouge. Sa sœur qui vivait aujourd'hui dans un immeuble de la

banlieue de Moscou était pourtant parvenue, par la petite porte, à accéder au cercle très fermé de l'aristocratie soviétique. Elle n'aimerait sans doute pas être éliminée des cercles mondains en apprenant que son frère qui détenait le moyen de porter son pays aux nues, avait préféré disparaître comme un voleur, afin de sauver un idéal et ce qu'il considérait comme le fragile équilibre de la planète.

- Maudit, soit le jour où j'ai découvert la chlorométalline, pensa t'il, en colère contre lui-même et son comportement qui lui paraissait si idiot désormais.

Un instant il voulut mourir afin d'emporter son secret dans la tombe. La lâcheté l'en empêcha. Seule une personne pouvait l'aider, une femme, celle qui aurait dû être la sienne, Tatiana.

A son retour des Etats-Unis, une grande réception avait été organisée en son honneur. La mairie de Volkhov avait réuni en cette soirée du cinq janvier 1987 de très nombreuses personnalités venues assister à l'intronisation du nouveau membre du laboratoire de recherche. Le premier magistrat de la commune avait prononcé un long discours, rappelant pêle-mêle, l'enfance studieuse de Boris, le rôle que le parti avait joué en permettant à l'un de ses fils de développer ses connaissances pour lui donner aujourd'hui une place de choix parmi la communauté scientifique. Boris avait écouté d'une oreille distraite, son regard et son esprit absorbés par la superbe jeune femme placée à la droite du maire sur l'estrade. Dès qu'il était entré dans cette grande salle des fêtes, il avait vu, près de l'entrée cette jeune femme blonde dont les yeux d'un bleu profond le fascinèrent immédiatement.

Lors de sa présentation aux différentes personnalités du monde civil et militaire, indissociables

en ce pays, il avait eu l'occasion de lui serrer la main. Au contact de celle-ci, il ressentit un frisson qui parcourut tout son corps. Il n'osa pas croiser son regard de peur qu'elle ne lise dans le sien ce qui ressemblait déjà à de l'amour.

Jusqu'à ce jour, alors qu'il allait bientôt fêter ses trente ans, il n'avait jamais connu une telle sensation de bonheur. Les filles ne l'attiraient pas, trop préoccupé par le désir de poursuivre ses chères études. L'occasion, au cours de soirées entre amis, s'était pourtant déjà présentée de rencontrer de jeunes et jolies jeunes femmes mais aucun déclic ne s'était produit. Bien sûr, il avait eu de l'attirance physique pour certaines d'entre elles et aurait bien voulu avec celles-ci passer quelques moments que l'on pourrait qualifier d'agréables. Boris y était parvenu quelquefois mais sans communion de l'âme point d'amour aussi demeurait-il frustré de ces quelques aventures qui avaient un parfum d'inachevé.

A l'issue de la réception et des remerciements il avait tenté de s'approcher de celle qui le tourmentait déjà. Sa beauté l'éblouissait, elle était grande, élancée, ses longs cheveux blonds comme les blés s'épalaient sur ses épaules, elle portait avec beaucoup de classe et de distinction un strict tailleur gris qui ne pouvait malgré sa tristesse et sa rigueur ternir la clarté de ses yeux.

Ce soir-là, de nombreuses personnes, pour la plupart inconnues, s'empressèrent autour de lui aussi n'eut-il pas l'opportunité de lui parler, de la sentir à ses côtés, même pas de savoir si cette flamme qui le dévorait déjà intérieurement était partagée.

C'était sans doute la première fois qu'il la rencontrait, se refusant à penser qu'il avait pu passer à côté d'une telle créature sans la remarquer. Un besoin impérieux de la revoir s'imposait à lui, mais

comment de nouveau la rencontrer et tenter de la séduire s'il ne connaissait pas même son nom.

Il s'adressa alors à son ami d'enfance, Ivanovitch Moskaïa, aussi discrètement que possible, tentant plutôt mal que bien de dissimuler ses sentiments naissants.

- Je ne connais pas la jeune personne qui était à la droite du maire ce soir, demanda Boris d'un ton qui se voulait désinvolte.

- Elle t'a frappé toi aussi, répondit son ami, je te comprends, car elle est belle et si je n'étais pas déjà marié et fidèle, je crois bien que j'aurais tenté ma chance.

- C'est la nouvelle première secrétaire de mairie, poursuivit Ivanovitch, elle vient d'arriver depuis quinze jours à peine, je crois qu'elle vient de Moscou. Je ne me rappelle pas de son nom mais elle se prénomme Tatiana.

- Tu n'en serais pas déjà un peu amoureux ? Ajouta t'il interrogateur.

Les joues de Boris rosirent, trahissant ses sentiments, tel un aveu. Son ami sourit.

- Tatiana, c'est moi Boris, j'ai besoin de ton aide.

Elle ne semblait pas surprise de l'entendre au téléphone comme si elle l'avait vu le jour même, pourtant près de deux mois s'étaient écoulés depuis leur brutale séparation.

- Qu'est-ce qui t'arrive, demanda t'elle d'un ton neutre presque désinvolte

- Je ne peux pas t'en parler au téléphone mais c'est très important, tu es la seule personne qui puisse m'aider.

Son ton était suppliant, il ne lui avait jamais rien demandé, connaissant son orgueil, Boris devait avoir

un sérieux problème pour l'appeler ainsi chez elle.

- Viens chez moi, ma porte t'est toujours ouverte, tu le sais bien.

- Il faudrait que tu viennes me chercher, je n'ai pas de voiture.

- Où pourrais-je te retrouver...

## ARRESTATION

Le bistrot était miteux, les clients à cette heure avancée de la journée avaient visiblement abusé copieusement de vodka et de bière. Les rires étaient gras lorsque le patron rondouillard lançait quelques histoires qui se voulaient drôles. Boris avait atterri dans ce café de troisième zone, attendant l'arrivée de Tatiana, où l'on ne prêterait pas attention à un étranger et surtout où l'on ne prenait pas le risque normalement de croiser un Policier trop zélé. Le quartier était à qualifier de mal famé et ce n'était pas sans une certaine appréhension que le savant s'y était engagé. Il avait comme la plupart des habitants de Volkhov eu l'occasion d'entendre parler du quartier Pariakine mais ses pas ne l'avaient jamais conduit dans ce lieu où la Police ne faisait que de rares apparitions et de surcroît, en force. Le choix avait pourtant été très rapide entre les inquisiteurs du KGB et les bannis de la Société.

Il s'attendait à y trouver un véritable coupe-gorge composé de personnages douteux prêts à vous délester à tout moment de votre bourse. Sa surprise fut grande de constater que la plupart des gens, en fait de bandits de grands chemins, étaient surtout des laissés pour compte. L'alcool aidant, plusieurs hommes dans le café s'étaient confiés à lui pour raconter leur vie. Il y avait bien parmi eux quelques petits malfrats mais la plupart avant de se retrouver dans cette situation étaient des travailleurs. Le chômage, qui n'existe pas officiellement en Russie avait frappé, laissant des familles entières sans aide, comme ce jeune homme, pour lequel Boris s'était attendri qui avait eu la main droite sectionnée dans la menuiserie du peuple où il travaillait, invalide aujourd'hui et sans

aucune allocation. Boris découvrait ainsi une nouvelle facette de son pays, celle qu'il connaissait jusqu'alors, l'unique, ressemblait à une image d'Epinal, celle où le parti nourricier permettait à tous les hommes d'être égaux et solidaires.

Lors de son séjour aux USA, il avait vu gens qui rient et gens qui pleurent, les riches et les pauvres. Sa fierté avait été grande d'être russe en constatant toutes ces différences entre les membres de la communauté américaine. Il ne pensait pas que de telles inégalités puissent exister dans sa mère patrie. En réalité, pensa t'il, les ghettos existent dans tous les pays mais dans certains, les cache-t-on lorsque dans d'autres ils éclatent au grand jour. Un pan de son éducation venait brutalement de s'écrouler.

Le café où il s'était provisoirement réfugié, ayant quelques heures à patienter avant l'arrivée de Tatiana, avait une ambiance presque familiale tenant tout à la fois à la configuration des lieux et au tenancier. La salle unique était une ancienne pièce qui avait dû dans un passé proche avoir un usage de dortoir public, on voyait encore au sol l'emplacement des paillasses et sur le mur du fond les vestiges de douches.

Le patron derrière un comptoir fabriqué de bric et de broc servait abondamment un alcool de mauvaise qualité mais l'ambiance qu'il avait su créer était bon enfant. Il avait installé contre le mur opposé à celui des anciennes douches une petite estrade où se produisaient les "artistes" locaux et une femme jeune, qui semblait être sa fille, effectuait un petit spectacle de prestidigitation. La blondeur de ses cheveux lui rappela un instant, celle de Tatiana et ses pensées vagabondèrent.

A cet instant, il vit un homme se précipiter à l'intérieur du bar en criant :

- La Police arrive !

Mais il était déjà trop tard, une dizaine de membres des forces de l'ordre carapacés dans leurs uniformes faisaient déjà irruption à l'intérieur du débit de boissons. L'un d'entre eux, qui paraissait être le chef de la section apostropha brutalement les consommateurs, surpris d'une telle rapidité :

- Police, que personne ne bouge ! Hurla-t-il, nous allons procéder à un contrôle d'identité.

Le voisin de table de Boris était visiblement très nerveux et il défia l'injonction qui lui était donnée. Brusquement, il se leva et courut à toutes jambes en direction du mur des anciennes douches. Il eut à peine le temps d'ouvrir la petite porte en bois qui donnait sur de petites ruelles à l'arrière du bar que les policiers se lançaient déjà à sa poursuite.

La peur a cette particularité qu'elle peut vous couper les jambes ou qu'elle peut vous donner quelquefois des ailes. L'homme allait s'échapper mais l'un des chasseurs fut plus rapide et une balle le stoppa net. Il s'effondra sur le sol, les bras en croix, frappé en plein cœur. Ce que d'aucuns allaient appeler un "incident" arrêta brutalement les velléités des consommateurs abasourdis. Les deux chasseurs ramassèrent sans ménagement leur proie et la sortirent à l'extérieur, afin, sans doute, pensa Miriakov, de l'exposer au public pour mieux leur montrer qu'il était inutile de braver les ordres des autorités.

Le contrôle d'identité se transforma alors en une véritable rafle, plusieurs fourgons de Police apparurent dans la rue et toutes les personnes présentes, hommes, femmes et enfants sans distinction, furent "invités" par la force à y prendre place. De nombreux coups de matraque plurent sur quelques récalcitrants. L'un d'entre eux avait maintenant le visage d'un boxeur au quinzième round, son œil gonflait

démessurément et de la commissure de ses lèvres coulaient quelques gouttes de sang. L'homme semblait complètement groggy et donnait le sentiment de quelqu'un qui va jeter l'éponge avant le K.O. Deux policiers durent le porter dans l'un des fourgons, ses jambes ne le soutenant plus.

Le voyage jusqu'au commissariat central, situé près de la gare se fit sans encombres. Les passagers devenus dociles, les uns n'osaient pas parler tandis que les autres ne pouvaient plus parler les lèvres tuméfiées.

Le savant fut parké dans un bâtiment annexe du commissariat avec tous ses coreligionnaires. Le débarquement se fit sans ménagement et le silence du voyage trancha vite avec les cris, en particulier des femmes, poussées brutalement dans des cellules trop petites prévues pour deux à trois personnes et où il fallait maintenant s'entasser à parfois plus de dix. Puis les cris retombèrent et firent place de nouveau au silence, glacial. Seuls les corps se taisaient mais on aurait pu entendre le tumulte des cerveaux fonctionnant à plein régime.

- "Qu'est-ce qu'on fait ici ? ", "Que vais-je devenir ? "

Quelques minutes s'écoulèrent qui parurent des heures. L'air bien que frais paraissait étouffant. Deux gardes s'approchèrent de l'une des cellules et en firent sortir leurs occupants. L'interrogatoire allait commencer. Tous les prisonniers semblaient ignorer l'issue de ces auditions, sauf Boris qui s'imaginait déjà le corps ensanglanté livrant le secret de la chlorométalline. Il ne fit pas partie du premier groupe d'interrogés et considéra le temps qui lui était accordé momentanément comme un répit, une trêve, le calme avant la tempête.

Boris observa ses compagnons de cellule, des hommes pour la plupart qui dans quelques heures

pourraient à nouveau jouir de leur liberté, du moins en théorie. Un instant, il voulut en finir, appeler le garde qui tournait et retournait inlassablement dans la cour, afin qu'il puisse être délivré de son terrible secret et que s'achèvent les tourments. Mais les quelques minutes ou les quelques heures de paix et de calme dont il pouvait encore profiter, bien que partiellement, étaient trop belles, un peu comme un condamné qui veut brûler sa dernière cigarette jusqu'à l'ultime bouffée avant de succomber sous les balles du peloton d'exécution.

Les lourdes grilles métalliques de l'annexe du commissariat s'ouvrirent, une voiture entra dans la cour, précédée de deux motards. Le KGB arrive, pensa Miriakov, pour sonner l'hallali. Le garde qui se trouvait près de la cellule de Boris, s'approcha de la portière du passager arrière droit et l'ouvrit avec déférence. Un homme de petite stature en descendit, il portait un uniforme de l'armée rouge. Le savant eut quelques difficultés, malgré la faible distance qui les séparait, pour reconnaître le grade mais il devait être, selon toute vraisemblance, commandant ou colonel. L'homme fit le tour du véhicule et à son tour ouvrit la portière opposée. Il tendit la main et une jeune femme en sortit. Elle semblait avoir au plus une vingtaine d'années et une voilette tombait de son chapeau masquant partiellement son visage. Le couple se rendit immédiatement à la porte d'entrée annexe où la première dizaine de détenus, quelques minutes plus tôt, avait été introduite. Un policier attendait manifestement leur arrivée et les accompagna aussitôt, avec la même considération que le premier garde-portier.

Leur présence, quelque peu anachronique, surtout celle de la jeune femme, intrigua Boris. Que faisait ce couple ici, dans un endroit pareil ?, Pourquoi le KGB

n'était-il pas encore arrivé ? Pouvait-on d'ailleurs parler de couple entre une femme enfant et son accompagnateur qui d'après son grade et la couleur poivre et sel de ses cheveux paraissait avoir une cinquantaine d'années.

Une lueur d'espoir brilla dans les yeux de Boris, ils n'étaient pas là pour lui mais pour une raison qui devait concerner la demoiselle. Il se força à évoquer cette possibilité comme une évidence et une certitude. Le petit tumulte créé par l'arrivée des deux personnages dans la cour retomba et le silence de nouveau fut encore plus lourd d'appréhensions et de questions.

Il ne s'écoula pas plus d'une dizaine de minutes avant que le premier groupe d'interrogés ne soit ramené dans la cour. Leurs visages paraissaient sereins, comme délivrés d'un poids mais au lieu de les laisser rentrer dans leur cellule, plusieurs gardes qui étaient sortis avec eux s'approchèrent des geôles et en sortirent l'ensemble des détenus pour les réunir avec le premier groupe au milieu de la cour. Contrairement à l'arrivée dans l'enceinte du commissariat, cette opération se déroula dans le plus grand calme et sans violence, l'atmosphère semblait plus détendue tant de la part des hommes et des femmes qui se tenaient maintenant en rangs serrés, que de celle de leurs geôliers qui semblaient satisfaits.

Boris parut surpris d'un tel changement d'attitude et interrogea son voisin de droite qui manifestait désormais une impatience grandissante dans l'attente de l'issue finale de cette situation.

- Pourquoi sembles-tu content camarade ?

Son interlocuteur qui avait fait partie du premier groupe sembla étonné de sa question

- Tu n'as pas vu que lorsque nous sommes montés, nous étions dix et que nous ne sommes redescendus

qu'à neuf. Le savant n'avait pas remarqué ce détail.

- Lorsque nous étions là-haut, poursuivit-il, ils nous ont mis dans une grande pièce et nous ont donné chacun un numéro que nous devons porter autour du cou. Puis, ils nous ont fait passer dans une autre pièce où il y avait une grande vitre. Personne ne pouvait voir ce qui se passait de l'autre côté. Les gardiens nous ont fait nous aligner l'un à côté de l'autre dos contre le mur, face à la grande vitre.

- Ils voulaient faire un tapissage, déclara Boris.

- J'ignore ce qu'ils voulaient faire, reprit son voisin, mais ce que je sais, c'est qu'au bout de deux minutes, deux gardes sont rentrés dans la pièce et ont emmené sans ménagement, Vladimir qui était juste à côté de moi.

- Qu'est ce qu'ils lui voulaient demanda Miriakov ?

- Je n'en sais rien répondit son interlocuteur mais en tout cas, ils avaient attrapé la personne qu'ils recherchaient, c'est l'essentiel pour moi. Puis on nous a fait redescendre sans même nous interroger.

Tant pis pour Vladimir, je ne sais pas ce qu'il a pu faire pour provoquer un tel déplacement de force mais moi ce qui m'intéresse c'est que dans quelques minutes, si tout va bien, nous serons tous dehors. Boris allait lui poser d'autres questions lorsqu'il fut interrompu par un des gardiens qui imposa le silence à l'ensemble des détenus, un gradé apparut sur le porche d'entrée tenant d'une main ferme, un homme menotté. Le voisin du savant lui donna un léger coup de coude ; d'une voix presque inaudible il indiqua :

- C'est Vladimir.

Le Vladimir en question était un jeune homme d'environ vingt cinq ans, il était de corpulence moyenne, son visage était tuméfié, en particulier son œil gauche qui était à moitié fermé, ses deux joues portaient de larges traces rouges, faites sans doute

avec une matraque. Ce qui frappa le plus Boris en le dévisageant, fut la peur. Le visage de cet individu était celui d'un homme ayant exploré les enfers avec une échelle de secours dont la corde aurait été détruite par le feu. Plus moyen de s'en sortir.

Miriakov ne put s'empêcher de s'imaginer à la place du jeune homme. Aurait-il lui aussi le masque de la peur. Il n'y a que dans les films où le héros regarde son bourreau avec sérénité. Le gradé le coupa dans ses pensées. Il s'était approché, toujours attaché à sa victime, jusqu'au centre de la cour. Il força l'homme à redresser la tête afin que tous les témoins puissent le voir. Puis d'un violent coup de matraque asséné avec sa main libre, il frappa les genoux de sa proie. Sous le choc, ce dernier s'effondra et faillit d'ailleurs entraîner dans sa chute, son bourreau. Celui-ci se redressa et dans un geste rageur utilisa de nouveau sa matraque pour lui frapper violemment les côtes. Apaisé, calmé, sa victime à ses pieds, il s'adressa alors à l'ensemble des détenus.

Toute cette scène s'était déroulée sans qu'aucun ne puisse ou ne veuille intervenir.

- L'un d'entre vous, hurla t'il, a osé transgresser la loi de notre pays et s'attaquer à l'une de nos femmes. Cet homme, dit-il en désignant le jeune homme à terre, a tenté de souiller, de salir une jeune fille en abusant d'elle.

- Ce crime n'est pas resté impuni et cela doit vous servir d'exemple ! Qu'aucun d'entre vous n'ait jamais (et il insista sur jamais) la tentation de commettre de tels crimes, son sort deviendrait alors le même que celui de cet ignoble individu !

- Vous êtes maintenant libres, dit-il d'un ton magnanime, redressant un peu plus ses maigres épaules. Un instant il fit penser à un César dans les arènes levant le pouce à l'issue des jeux du cirque

dans un geste d'autorité libératrice. Il reprit satisfait, d'une voix puissante :

- Ce crime n'est pas resté, impuni !

La résolution rapide de cette affaire, pensa Boris, devrait être pour le gradé un facteur rapide d'avancement. Il fit instantanément la relation avec la visite du commandant ou colonel de l'armée rouge et de la jeune fille. Cette dernière avait dû reconnaître, lors du tapissage, en Vladimir, l'auteur d'abus sexuels dont elle avait été la victime. Boris, curieux de nature en bon scientifique, commençait déjà à échafauder les circonstances du "crime" mais effaça très vite ses élucubrations.

- J'ai bien assez de mes problèmes, se dit-il pour penser à ceux des autres. Tant pis, pour ce Vladimir que je ne connaissais de toute façon pas, je préfère que ce soit lui qui soit entre les mains de la Police que moi. J'espère simplement que ce ne sera pas mon tour la prochaine fois...

La chance avait été de son côté jusqu'à présent même s'il pressentait que celle-ci ne serait pas éternelle.

Le gradé avait tenu à ramener lui-même "son" vladimir jusqu'aux cellules désormais vides. Dans l'intervalle, l'un de ses subalternes prit sa place au centre de la cour et s'adressa à son tour à l'ensemble des encore détenus, sur un ton monocorde.

- Avant de vous libérer, nous allons procéder à un contrôle de vos identités.

Boris devint pâle de terreur, la chance venait de tourner, comment avait-il pu s'imaginer s'en tirer à si bon compte. Le subalterne appela l'un de ses hommes qui aussitôt se rendit dans le bâtiment principal pour en ressortir quelques minutes plus tard avec une petite table et une chaise. Il fit un deuxième voyage pour aller chercher quelques liasses de documents

administratifs et de quoi écrire. La petite table fut installée près de la porte d'entrée de la cour (où était-ce une porte de sortie ?) et les détenus furent invités à se mettre en file indienne. Vu le nombre de personnes, la file ne ressemblait plus à une droite mais à un ensemble de courbes improvisées.

Boris s'était placé dans les derniers, repensant à la cigarette du condamné. Il était proche du mur d'enceinte à l'opposé de la porte principale. Près de lui se trouvait un fût métallique qui était à moitié rempli de liquide qu'il identifia comme étant de l'huile de vidange. Machinalement, il posa la main sur son portefeuille. A l'intérieur s'y trouvait son agenda, quelques roubles, son badge magnétique du laboratoire et ses papiers d'identité. La chance lui souriait de nouveau. Discrètement, il retira son portefeuille de la poche intérieure gauche de sa veste et en préleva les quelques roubles et le badge. La monnaie termina dans la poche de son pantalon, quant au badge, Boris se baissa pour relâcher ses chaussures et en profita pour le dissimuler dans sa chaussette de droite.

Un Policier était à quelques mètres de lui, il profita d'un moment d'inattention de celui-ci et rapidement jeta son portefeuille dans le fût métallique. Le policier se retourna brusquement alerté par le bruit, pourtant feutré, du cuir tombant dans l'huile. La peur noua Boris, le portefeuille flottait sur la petite nappe visqueuse. et le garde s'approchait.

Il se força à maintenir son regard en direction de la porte dans le même alignement que ses autres camarades. Ses jambes étaient agitées de tremblements qu'il s'obligea, en puisant au plus profond de lui-même, à réprimer. Le Policier était maintenant à moins d'un mètre de lui, celui-ci n'avait pas pu être témoin de la scène qui avait précédé mais

d'autres détenus avaient forcément vu son manège, n'allaient-ils pas le trahir ?

- Qu'est ce que vous faites ? cria le Policier

Il ne s'adressait pas à Boris mais aux quatre hommes qui terminaient la file. Personne ne répondit.

- Je veux entendre une mouche voler, intima le gardien. Ce faisant, il avait joint le geste à la parole et levait sa matraque dans un mouvement d'intimidation. Mais il était plus facile de frapper un homme seul, de surcroît à terre, qu'un groupe. La matraque s'abaissa lentement.

Il s'approcha du mur où se trouvait le fût métallique et jeta un regard à l'intérieur de celui-ci, Boris ne put cette fois contenir le tremblement nerveux de ses jambes. Le policier se redressa rapidement et toisa du regard les détenus. Il partit à pas lents jusqu'à son emplacement originel non sans ajouter une nouvelle fois, impératif :

- Vous avez entendu, je ne veux aucun bruit.

Dès que son gardien eut le dos tourné, le savant, précipita, le mot était faible, son regard en direction du fût... Le portefeuille avait coulé. S'il l'avait pu, il aurait crié sa joie, mais son épreuve n'était toutefois pas terminée. La file avançait maintenant lentement. Il ne pouvait pas voir ce qui se passait devant mais il entendit la petite porte à droite du portail s'ouvrir dans un grincement métallique. Les premiers libérés commençaient à sortir.

On entendait maintenant les cris de joie des familles qui attendaient, sans doute, depuis des heures, derrière le mur d'enceinte, des parents ou amis. L'arrestation avait été tellement brutale et rapide que la plupart des personnes présentes n'avaient pas eu le réflexe de prendre leurs documents d'identité. Devant l'ampleur de la tâche, de vérifier toutes les identités, les policiers se contentaient maintenant, d'effectuer

une petite fouille à corps et notaient sur les liasses administratives les nom, prénom, date et lieu de naissance, filiation, profession et adresses que leurs communiquaient verbalement les détenus.

Au bout d'une heure interminable ce fut le tour de Miriakov. L'un des gardiens s'avança vers lui et l'obligea à poser les deux mains bien à plat sur la petite table et écarter les jambes. Des mains le fouillèrent rapidement.

- J'ai vraiment bien fait de me débarrasser de mon portefeuille, pensa-t-il, soulagé.

Il avait rarement été autant satisfait d'avoir eu une idée pourtant aussi élémentaire. La fouille terminée, le préposé assis derrière la petite table lui demanda de décliner sa grande identité. Boris sembla hésiter un instant puis d'un trait, après une longue inspiration, il indiqua:

- Je m'appelle Ivan Kerenski, je suis le 24 novembre 1957 à Minsk de Marianna Berov et Piotr Kerenski, je suis ouvrier et j'habite à Volkhov au 35, rue Kiriakine.

Les mots étaient venus naturellement, sans y avoir préalablement réfléchi. J'espère que le policier a pu tout noter, se dit Boris car je ne sais pas si je serai capable de répéter deux fois la même chose. Mais le préposé, en bon fonctionnaire, avait noté, bien qu'avec difficultés tous les renseignements dont il avait besoin.

- C'est bon dit-il en redressant la tête, vous pouvez sortir maintenant.

Miriakov éprouva un immense soulagement, comme une personne sur le point d'étouffer à laquelle on aurait donné, au dernier moment, un masque à oxygène. La bouffée d'air était très violente, trop violente. Boris resta quelques secondes immobile pour mieux reprendre son souffle. Le préposé le ramena vivement à la réalité.

- Je vous ai déjà dit que vous pouviez sortir ! hurla-t-il, à moins que vous ne souhaitiez rester avec nous ajouta-t-il avec un sourire ironique.

Le savant ne se fit pas prier une seconde fois et s'avança d'un pas rapide jusqu'à la porte. Il n'osa pas se retourner. Il était de nouveau libre, mais pour combien de temps encore...